

L'intranquille no. 29, revue de littérature, octobre, 2025, 87 pages, Atelier de l'Agneau Éditions, sous la direction de Françoise Favretto

Chroniqué par **Iren Mihaylova**

Ombre fait revues

1



un objet unifié.

Il est difficile, sans doute présomptueux de se donner la tâche de chroniquer une revue comme l'on chronique un livre, car un livre est constitué d'un langage pluriel singulier, une revue est constituée par des langages pluriels singuliers. À travers le numéro 29 de la revue *L'intranquille*, dans laquelle figurent les traductions du poète contemporain bulgare Georgi Slavov que je traduis, j'ai décidé d'explorer la question de ce qui fait de ce numéro et de la revue – assemblage de sensibilités diverses –

¹ Carte postale de *Le Petit Roi* d'Olivier Chagnaud, dans *l'intranquille* no.29, p.80.

J'ai été d'emblée frappée par plusieurs axes de travail qui guident l'intranquille, notamment un axe central qui a attiré mon attention dès les premières pages dans un entretien avec l'écrivain et radiophoniste Jean Daive que je connais de près et qui a failli participer à Peau Electrique no.1 sur le « Travail de deuil ». Ce n'est pas ce que j'apprends davantage sur la vision du travail de Daive qui me frappe mais bien les dispositions dans lesquelles celui-ci a été mis par l'intervieweuse (F.F), lui permettant sans aucune crainte ni jugement de délivrer sa curiosité et sa subjectivité, étant lui-même par ailleurs grand revisiteur et admirateur de l'art contemporain. L'entretien commence avec un aveu de l'intervieweuse (Françoise Favretto), fascinée par son « érudition ». Cette curiosité et bienveillance franches, ne se souciant d'aucune barrière limitante et divisionnaire qui est la différence, quelle qu'elle soit, est la première porte d'entrée qui permettra la vaste entrée en matière de poésie et l'ouverture vers une infinitude de mondes : poésies, performances, traductions à partir de langues rares, dessins, archives, articles, entretiens, essais, analyses s'art, etc. Tout y est art – tout surgit du cœur et c'est cette capacité « de s'interroger face à l'inconnu » que Françoise F. partage avec son interviewé et ses auteurs. Elle va encore plus loin, en exclamant souvent que « c'est beau », par un mot, un choix, un geste, un regard, avant même de questionner ce qui l'éblouit, puis partage ce sentiment avec nous en nous faisant découvrir une palette riche d'artistes-auteurs qui nous surprennent souvent, nous touchent ou nous désenchantent parfois mais qui ont chacun leur juste place. Comment ou pourquoi ? De la poésie lyrique ou néo-lyrique à l'avant-gardisme et la performance ? Elle invite des non-écrivains à écrire ou des écrivains qui ne se proclament pas comme tels à parler de leurs démarches d'écrivains et surtout de leur éblouissement face au monde, un monde étrange et solennel, « bizarre » parfois, mais tout aussi merveilleux parmi de saules pleureurs que le vent remue (pas loin des poèmes de Françoise Thieck), métamorphose unique de chaque instant-fruit de la passion artistique rare, certes pour d'autres, mais pas pour cette éditrice qui nous la livre à portée de main.

À travers son choix vaste d'auteurs et de textes, Favretto rend accessible la remembrance de la pluralité de douleur et de douceur de l'enfance dans la porosité de la langue qui se roule, traque, se glisse sous la porte du réel qu'elle gerce et pousse car elle ne craint pas de se noyer dans l'inconnu, elle fait de cela même son royaume revuiste.

Le choix est guidé par un sens accru de la découverte (on évoque très souvent le thème du voyage sous toutes ses formes, voir : Croissant, Testu, Thieck, etc.), avec une attention particulière à la préciosité du minime, du double, du caché, ce qui s'élève au rang de la poésie (au sens large) sans aucune prétention. Sans aucune prétention, je répète, et ne cesserai de le répéter, faire poésie comme si de rien n'était, mais sans cette habileté des intellectuels et leur *humble-less* (néolog. de « humble » - modeste en anglais et « less » - moins.) ou fausse modestie. Il y a aussi apparemment

le fait de ne pas se réclamer de, de ne pas appartenir à, se définir comme, de ne pas se fondre dans, mais tout simplement de se laisser être traversé par ce qui unit les écrivains et les artistes d'horizons divers rassemblés. Ainsi, rencontrons-nous des traducteurs qui sont passés par l'école de la poésie avant et au détriment des grandes écoles, des écrivains plasticiens, des inventeurs de mots et de sens, des voyageurs entre-galactiques et des adultes restés dans l'enfance ou bien, y revenant sans cesse, sans savoir pourquoi ou comment... c'est sublime !

Le troisième axe de travail de la revue, pour emprunter l'expression de Daive, ce serait d'« affronter la langue même » car toutes ces écritures, même les plus néo-lyriques, demandent que l'on se cogne au réel, que cela soit pour s'en défaire, le sublimer ou en faire le déni après. La force et la consistance de la langue viennent de cet affront avec la langue du réel et qui est impossible sans conscience de l'exactitude. Manque de conscience de l'exactitude – manque de force d'écriture. Voici ce qui est recherché : un sens accru de l'exactitude mais qui ne se loge pas dans le choix de mots ou de formes, dans un jugement froid et distant de la « qualité » mais dans un sentiment d'être au rendez-vous, au plus près de l'affront de la conscience de l'expérience, quelle qu'elle soit, dans ce qu'elle peut délivrer.

Avec le nombre de traducteurs et de textes traduits, on pourrait se demander si ce numéro n'est pas un numéro spécial traduction ? La traduction plutôt qu'une section isolée, est une traversée qui structure et rythme la revue, intervenant en trois parties. Il se peut pour autant que la question soit plus complexe car c'est encore une fois le placement individuel du texte et pas sa traduction qui lui accorde une place. Traduction ici n'est pas vue en tant qu'un procédé visant à rendre un texte dans la façon la plus juste d'une langue à une autre, en l'inscrivant aussi dans un bain de langage culturel. Je dirai que c'est TOUT SAUF CELA. La traduction a une place d'archive et de moyen d'accès au sensible. **La traduction a la tâche de préserver la traduction même (celle de l'expérience du sensible)** et pour cela elle demande des traducteurs de l'expérience et pas de la langue. Il est ici question de la langue allemande. Ce que la traduction n'essaie absolument pas dans cette poésie est de traduire dans le contexte de la langue d'arrivée. Au contraire, l'étrange beauté de ces textes par exemple (la traduction par Élise Duprat qui ouvre la revue) réside dans leur étrangeté et appartenance à leur langage, leurs sons d'origine, à contrario de tout dogmatisme qui veut accommoder la langue d'origine, la baptiser, la culturaliser pour s'appropriier le contenu. ICI TOUT SAUF CELA. Nous pouvons appliquer la même règle avant-garde à l'écriture des auteurs qui traduit (comme chez Maéva Croissant) en rythmes plutôt qu'en phrases l'intériorité. Donc ici, aucune hiérarchie entre création et traduction et c'est bien l'une des rares fois où la traduction (au sens pluriel) occupe une place juste, nécessaire et vitale de cocréation ou de création.

Par exemple, lorsque j'ai traduit les poèmes de *Ton cœur est mieux* de Slavov, au moment où je les traduais, en me préoccupant de la justesse, ensemble avec l'auteur qui est lui-même francophone, j'ai eu l'étrange sensation de m'y fondre, en épousant son langage et son expérience. Le poète, en lisant mes traductions, s'est vu lui-même surpris par « l'étrangeté » de ses propres textes, et avec une grande curiosité, s'est-il mis à jouer en traduisant des vers en français, en observant qu'à chaque fois il faisait une réécriture. La traduction de ses propres mots l'obligeait à occuper une autre place vis-à-vis de lui-même. J'ose dire que c'est aussi ce qui se passe chez l'écrivain à un niveau plus inconscient et l'entretien donné par Jean Daive dévoile cette dialectique riche et interne entre des peuplements du moi qui peuvent ou ne peuvent pas se communiquer (prenez l'exemple de Freddy Mercury avec son micro, le double, c'est une belle analogie (p.10)). Quelque chose de semblable, quoique différent, se découvre dans la démarche plurilinguiste de l'autrice Sophia Lunra Schnack de « trouser la langue » en y insérant une autre langue, en l'occurrence l'allemand, voisine et en même temps antipode, car c'est bien dans le manque que le langage se repositionne (p.28). Enfin, elle le dit magnifiquement, poussée par la curiosité des questions de l'intervieweuse Colette Noyau à son égard : « faire des trous (...), amener la langue dans une région inconnue où elle ne possède rien » (p.30). Si ce n'est cela la définition même de l'écriture originelle et originaire et le credo de L'intranquille ! Puis, elle ajoute : « (...) c'est une demande de transport, de transfert », comme l'est toute traduction par ailleurs. Le besoin d'étrangeté, de mise à distance avec le réel et le banal est ici surligné : « Écrire non dans une langue / mais plutôt tenter / en se taisant vers quelqu'un » (p.34).

En parlant encore une fois du choix des textes/ des images, la phrase « Les ombres du jour ont deviné autre chose » (Erwan Gourmelen, p.24) résume peut-être le mieux la démarche cachée de l'éditrice et des auteurs/ artistes qui guide leurs écoutes. La vérité qui se dévoile à contre-jour gît, germe au sous-sol et il s'agit d'amener ces éléments-là à la surface du texte, de l'image pour enrichir, varier, nuancer la perception du réel. Quant à l'assemblage des différents éléments, il est parfois logique et berçant, parfois, à contrario, délibérément giclant comme chez les surréalistes, visant à déstabiliser le lecteur et le tenir en éveil, au-delà du « but » encore plus intérieur de faire pénétrer l'intériorité pour laisser une trace de l'expérience. Cet effet est rendu par exemple, en introduisant des formes d'écriture différentes qui découpent le rythme intérieur de la lecture, passant par des blocs de texte réflexifs, par la poésie au journal, du bouleversement à la contemplation, etc. La lecture produit l'effet de sensation de plaques tectoniques qui se percutent tandis que la lave langagière balbutie en-dessous et réchauffe le sang. L'intelligence émotionnelle qui fait accroître la tension sous cette forme se présente comme un autre procédé qui subjugue la diversité au récit intrinsèque revuiste.

Puis, vient un temps de « détente », de suspens, un temps où l'artiste/auteur le suspend, l'enferme, l'encapsule volontairement, créant une boule dans le trou percé du silence pour poser un imaginaire doux et rêveur (Yekta), curieux ou drôle (Victoria Rouëssé), sombre et inquiétant, éclatant (Isabelle Morino), celui de la « langue verticale (Carole Naggar), « depuis la voûte de l'univers » (Céline de-Saër) où « les plaies restent des plaies » (Georgi Slavov., p.58), mais où l'écrivain de L'intranquille écrit « avec une fraîcheur d'âme » d'Enid Blyton (p.59) et les réinventent. Le but étant de « prendre conscience de ce que l'on est vraiment » (les cartes d'Olivier Chagnaud, présentées par Sarah Baudouin), « et cela peut se faire « à travers », par projection ».

D'une certaine façon, tous ces poèmes-traductions, essais, entretiens, dialogues, illustrations, etc., qui traversent plutôt qu'ils ne structurent le 29ème royaume de numéro de L'intranquille, sont des « énigmes projetées ». Ici, Ombre fait revue et Ombre fait écriture. Lumières donc !

© Tous droits réservés au laboratoire de création contemporaine Peau Electrique. Chronique publiée en octobre 2025 dans la rubrique « Chroniques » de Peau Electrique. C'est notre 32ème chronique.